III

LA QUERELLE ENTRE MARULLE ET POLITIEN SUR TROIS PASSAGES CATULLIENS

par Antonio Piras
Professeur associé à la Faculté théologique de la Sardaigne
I-09129 Cagliari, via Sanjust 13

1. Catulle est sans aucun doute l'auteur qui a influé le plus profondément sur le texte des épigrammes latines de l'humaniste Michel Marulle [1]. Même ses contemporains en étaient tout à fait conscients : Politien, en répondant à Lorenzo, fils de Pierfrancesco de Médicis, qui lui avait demandé un jugement sur les poèmes marulliens, écrivait :

Quaeris quid mihi de tuo Marullo,
Laurenti, uideatur ? Est poeta
unus qui referat suum Catullum,
aut si quid tenerum magis Catullo est.
Nil argutius elegantiusque
isto quem tibi dedicat libello[2].

En effet, des expressions ou réminiscences du *liber* catullien sautent immédiatement aux yeux, même à une lecture superficielle des épigrammes, s'agissant dans certains cas de véritables paraphrases [3]. Parmi les exemples les plus éclatants, nous citerons les épigrammes II,33, qui n'est qu'un centon catullien [4], et III,21 dont le modèle est la pièce 57 du poète de Vérone.

L'approche critique du texte de Catulle ne manqua pas d'engendrer bien souvent de dures polémiques entre les savants de l'époque. La querelle entre Marulle et Politien sur la lecture de quelques passages catulliens a laissé des traces dans trois épigrammes marulliennes *In Ecnomum*, qui sont précisément l'objet de notre étude.

On ne s'étonnera pas de la violence des vers de Marulle contre son rival, si on tient compte de l'âpre dispute qui éclata entre les deux humanistes pour des raisons « professionnelles » autant que personnelles, de sorte que l'impétueux Marulle, soldat de métier, aurait voulu s'en remettre au juge-

1. A. Perosa, *Michaelis Marulli Carmina*, Turici, 1951.
2. *Epigramm. lat.* 30,1 suiv. Le jugement, quoique positif, est traversé par un sourire ironique.
3. Sur ce point voir G. Luck, *Marullus und sein dichterisches Werk. Versuch einer Würdigung*, dans *Arcadia. Zeitschrift für vergleichende Litteraturwissenschaft*, 1, 1966, p. 31-49 ; I. Bruns, *Michael Marullus. Ein Dichterleben der Renaissance*, dans *Vorträge und Aufsätze*, Munich, 1905, p. 380-412, définit les *Epigrammata* de Marulle comme « ein Buch der Lieder im Sinne Catulls » ; voir aussi G. Bottiglioni, *La lirica latina in Firenze nella II metà del secolo XV*, Pise, 1913, p. 129-130.
4. Cf. Catulle, 1,1 ; 6,17 ; 22,14 ; 43,1 suiv. ; 52,1.

ment des armes [5]. D'ailleurs, Politien lui-même ne ménagea pas ses attaques venimeuses contre le *Graeculus* et, quoique indirectement, contre la femme de celui-ci, Alexandra Scala [6], que le poète des *Stanze* n'avait pas pourtant dédaigné de courtiser. À mon avis, même l'épigramme grecque 50 de Politien, si grossière dans son double sens [7], représente sans doute une estocade contre Marulle plutôt qu'une insulte à sa femme, à laquelle il dédia plus d'une fois des vers de grande délicatesse.

2. Le premier texte de Marulle que nous entendons examiner est l'épigramme III,27 :

Lingere carbatinas uult Vection Ecnomus, ipse
Vt possit trepidas lingere cercolipas.

Les vers se réfèrent à la querelle sur la lecture et l'interprétation de Catulle 98,3 et suiv. : *Ista cum lingua, si usus ueniat tibi, possis / culos et crepidas lingere carpatinas* (« avec une telle langue tu pourrais, au besoin, lécher des culs, ou encore des souliers de paysan »), passage qu'au temps de Politien on lisait communément d'une façon très différente, à savoir : *Ista cum lingua, si usus ueniat tibi, possis / culos et trepidas lingere cercolipas*.

Comment faut-il entendre l'obscur mot *cercolips* ? Dans le lexique de Forcellini [8], il est mis en relation avec le lemme *cercolopis* cité par Festus p. 54, qui l'explique comme *genus simiae, qui ultimam partem caudae uillosam habet* [9]. Les savants du XV^e^ siècle se montraient très incertains sur le sens à donner au mot *cercolips* et lisaient aussi *cercalopex*, *cercopythas* ou *coprotinas*. Scaliger [10], après de nombreux tâtonnements, trouva une solution vraiment alambiquée : en faisant dériver le curieux mot du grec κέρκος et λείπω, il l'entendait comme *simia sine cauda* et le rattachait donc au lemme *cluna* (= *simia*) de quelques glossateurs. Or, de *cluna* à *clunis*, il n'y avait qu'un pas, d'autant plus que Festus en rapportait cette étymologie : *clunas simias a clunibus tritis dictas existimant*[11]. Donc, le mot *cercolips* fut interprété comme *clunis*, et Marulle lui-même l'entendait ainsi [12]. Il s'agissait, comme on peut voir, d'une solution réellement extra-

5. P. Cortesii, *De cardinalatu*, s.l. 1510, f. XCVI : *cum iam esset maledicendi et recriminandi assiduitate fessus, non ultra se dixit cum eo velle certare verbo sed ferro*. Sur la querelle entre Marulle et Politien, voir surtout G.B. Picotti, *Marullo o Mabilio ? Nota polizianesca*, dans *Ricerche umanistiche*, Florence, 1955, p. 141-176 ; cf. aussi B. Croce, *Michele Marullo Tarcaniota. Le elegie per la patria perduta ed altri suoi carmi*, Bari, 1938, p. 22-23.

6. Sur Alexandra Scala, on consultera I. Del Lungo, *La donna fiorentina del buon tempo antico*, Florence, 1906, p. 187 et suiv., ainsi que G. Pesenti, *Alessandra Scala, una figurina del Rinascimento fiorentino*, dans *Giornale storico della letteratura italiana*, 85, 1925, p. 241 et suiv.

7. L'édition de référence est celle d'Anthos Ardizzoni, *Epigrammi greci*, Florence, 1951. Cette pièce, qui fut mal comprise par beaucoup de commentateurs, a été finement illustrée par E. Bignone, *A proposito di alcuni epigrammi greci del Poliziano*, dans *Studi italiani di filologia classica*, NS 4, 1927, p. 391-400.

8. Æ. Forcellini, *Lexicon totius Latinitatis*, I, Patavii, 1940, p. 585, sv. *cercolips*.

9. Cf. Thes. III,857,33 et suiv.

10. J.C. Scaliger, *Poetices libri septem*, Lugduni, 1561, p. 95.

11. Voir Festus, p. 55 Lindsay ; cf. Gloss., V,618,3 *cluna uel clunis est simia* (Thes. III,1363,11 suiv.).

12. Muret dans son commentaire (Venise, 1554) alla plus loin, en entendant *cercolips* comme membre viril.

vagante, non seulement pour le raisonnement tortueux, mais surtout parce qu'elle se fondait sur un mot tout à fait improbable comme *cluna*, qui n'est qu'une mauvaise leçon au lieu de *clura* [13].

Or Politien, dans ses *Miscellanea* [14], refusa une telle leçon et restitua le texte dans la forme originelle, à savoir *crepidas... carpatinas* (ou *carbatinas*), qu'il entendait correctement comme *rusticum* ou *barbaricum calciamentum*. Cette correction, bien que complètement inattaquable au point de vue philologique, provoqua des discussions animées parmi les savants ; et Marulle, pour sa part, ne laissa pas échapper l'occasion, peut-être même indépendamment de toute appréciation critique, pour se jouer de son rival par une épigramme fort venimeuse : « Savez-vous pourquoi Ecnomus, c'est-à-dire Politien, veut que Vectius lèche des souliers de paysan plutôt que des fesses tremblantes (c'est-à-dire qu'il soutient la leçon *crepidas... carpatinas* au lieu de *trepidas... cercolipas* [= *clunes*]) ? Parce que, pendant que celui-là se baisse pour lécher les souliers d'autrui, c'est lui qui peut lécher les fesses ! ». [15] Marulle faisait évidemment allusion aux penchants homosexuels de Politien, qu'il n'est pas difficile de reconnaître dans son œuvre, et notamment dans les épigrammes grecques, même au-delà de toute topique littéraire.

Sur la même ligne se trouve l'épigramme III,11 :

Oarionem pro Erigone citat Ecnomus : unde ?
Non facit ad mores uirgo, sed Oarion.

Marulle se réfère ici clairement au vers final de la pièce 66 de Catulle (« la chevelure de Bérénice ») : *proximus Hydrochoi fulgeret Oarion*. Au temps de Politien plusieurs savants, comme par exemple Theodorus Marcilius, Muretus et bien d'autres, lisaient ce passage, malgré l'autorité de beaucoup de bons manuscrits, d'une manière très différente, à savoir : *proximus Arcturus fulgeat Erigonae*. En ce cas aussi, Marulle attaqua Politien, qui avait rétabli le premier le texte catullien dans sa forme actuelle [16] : « Ecnomus, c'est-à-dire Politien, préfère Orion à Erigone. Savez-vous pourquoi ? Vu ses habitudes, il n'a pas besoin d'une vierge comme Erigone [17], mais d'un gros gaillard comme Orion ! ».

3. Voilà enfin la troisième épigramme (III, 39) :

Quid separatam, uane, supernas, rogo,
Alnum Catulli nobilem,
Plebi otiosae scilicet risum parans,
Oblitus ut soles pedis ?

13. Cf. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 2001, p. 129 sv. *clura*, où à propos de la forme *cluna* on parle de « déformation populaire ».

14. Cf. *Miscellanea*, chap. 2 (*Quae sint crepidae apud Catullum carpatinae, quod probe scriptum vocabulum perperam mutatur*), dans Angeli Politiani, *Opera*, Basileae, 1553.

15. J'avais compris ce passage autrement et par erreur dans mon article *Alcuni aspetti linguistici degli epigrammi di Michele Marullo*, dans *Maia*, 44, 1992, p. 293-308.

16. Cf. *Miscellanea*, chap. 69.

17. On notera que, selon la légende, Erigone fut transformée précisément en la constellation de la Vierge.

Pourquoi, je te le demande,
abats-tu stupidement la fameuse *alnus separata* de Catulle,
donnant vraiment de quoi rire aux gens d'étude ?
Comme d'habitude, tu as oublié encore la métrique !

On ne comprend le sens de ce texte qu'à la lumière de la discussion sur Catulle 17,18 et suiv. *uelut alnus / in fossa Liguri iacet suppernata securi*, qu'en ce temps-là on lisait communément *uelut alnus... separata securi*, d'après plusieurs manuscrits *deteriores* d'aire italienne et l'*editio princeps*, qui fut imprimée à Venise en 1472.

Dans ses *Miscellanea* [18], Politien écrit que Manilius Rhallus lui avait montré un fragment de Festus [19] où on expliquait le mot *suppernatus*, et à ce sujet on citait, après Ennius [20], le passage catullien en question. Non sans hésitation (le texte est réellement problématique), Politien proposa de lire : *in fossa Liguri iacet expernata securi*. Les vers marulliens toutefois portent à croire que Politien dut ensuite perfectionner son choix, en remplaçant *expernata* par *suppernata*, pour peu que le premier mot ne soit pas une coquille dans l'édition des *Miscellanea* imprimée à Bâle en 1553.

En tout cas, Marulle repoussait la proposition de son adversaire, notamment sur la base de raisons métriques tout à fait injustifiées : en effet il concevait le priapéen de la pièce catullienne comme pur, tandis que Politien n'ignorait pas la possibilité de substitutions, de sorte qu'il pouvait aisément corriger *separata* en *suppernata*.

Les passages marulliens que nous avons ici analysés, et qui sont objectivement obscurs à un lecteur hâtif des épigrammes, non seulement aident à éclairer les relations et les tensions entre notre auteur et Politien, mais ils témoignent aussi d'une phase très intéressante de l'histoire du texte de Catulle. Mais l'aspect le plus significatif est que la familiarité avec le poète de Vérone dépassa les passions purement académiques, puisque son *liber* fut capable d'interpréter et parfois même d'influencer les dynamiques existentielles des deux grands humanistes.

18. Voir *Miscellanea*, chap. 73.
19. Cf. p. 304 Lindsay.
20. Frg. l67 Valmaggi.